

UN SAUT DANS LE VIDE



Le saut dans le vide. Octobre 1960. Cette image m'a toujours hanté. Yves Klein suspendu au-dessus du vide, bras ouverts, défiant la pesanteur et la mort.

C'est un mensonge photographique, un trucage. Une bâche, invisible dans la photo, attend Klein en bas. Mais c'est un "mensonge vrai" qui révèle quelque chose d'essentiel. Klein écrit :

"L'homme dans l'espace !
L'homme dans le vide absolu !"

Pour Klein, le vide n'est pas absence mais plénitude. En sautant, il s'abandonne au danger de la chute mais fait confiance à l'invisible. Cette tension entre angoisse et foi, entre appel du néant et promesse d'élévation, spiritualise le vide : il devient l'espace du possible, de la liberté.

Le geste rappelle un acte de foi radical. Sauter dans le vide ; accepter de perdre toute maîtrise, croire en une grâce. La bêche cachée devient métaphore de la foi, du "filet" de l'invisible qui nous porte quand nous osons tout risquer.

Son corps en jeu devient geste universel : le courage d'être quand être signifie risquer l'impossible.

Cette image cristallise tout : il y a plusieurs façons de se risquer dans l'incertitude fondamentale de l'existence, mais toutes demandent ce même courage de faire de l'incertitude un espace habitable.

Kierkegaard utilise l'expression "saut dans le vide" parce que le "vide", c'est notre non-savoir fondamental. On ne peut jamais prouver rationnellement qui on est, pourquoi on existe, ou si nos choix ont un sens. À un moment, il faut sauter, décider d'agir malgré l'absence totale de garanties.

L'exemple le plus radical de ce saut, Kierkegaard l'a vécu dans sa chair : sa rupture avec Régine Olsen en 1841. Il l'aime profondément, demande sa main, obtient l'accord des familles. Puis rompt brutalement. Scandale social absolu dans le Danemark bourgeois et luthérien : les fiançailles sont sacrées, la rupture fait de lui un monstre d'égoïsme.

Mais Kierkegaard vit cette rupture comme un sacrifice nécessaire. Il se juge incapable de rendre Régine heureuse car il est voué à un autre type d'existence : celle de l'écrivain religieux, du penseur solitaire. Il craint de l'entraîner dans son abîme existentiel : mélancolie, angoisse spirituelle, ironie destructrice. Il choisit de la perdre pour la préserver, se fait passer pour un séducteur frivole, accepte le rôle du salaud pour la libérer de lui.

Il se reconnaît dans Abraham sacrifiant Isaac : renoncer à l'être aimé par obéissance à un appel supérieur, incompréhensible mais absolu. La société juge la rupture comme folie et péché. Kierkegaard affirme la subjectivité absolue : l'individu seul face à Dieu, hors des catégories sociales communes. Il suspend l'éthique (ne pas trahir) par fidélité à une vocation spirituelle qui le dépasse.

Cette rupture révèle la signification ontologique profonde du saut kierkegaardien. Dans Le Concept d'angoisse, il montre que cette confrontation au vide génère une angoisse révélatrice :

« L'angoisse est le vertige de la liberté qui surgit quand l'esprit veut poser la synthèse et que la liberté plonge son regard dans son propre possible. »

L'angoisse n'est pas pathologie mais révélation de notre condition : nous sommes condamnés à choisir sans savoir, à devenir sans garantie. Face à Régine, Kierkegaard

découvre l'abîme de sa propre liberté et que cette liberté peut exiger des sacrifices incompréhensibles à la raison commune.

Le saut n'est donc pas un renoncement à la raison, mais l'acceptation de ses limites.

« La foi commence précisément là où la pensée s'arrête. »

Non par défaut, mais par excès : la pensée nous mène jusqu'au seuil où seule la décision pure peut prendre le relais. Spirituellement, cela signifie que l'existence authentique ne peut être vécue qu'au-delà des catégories rassurantes de l'éthique générale. Il faut risquer d'être incompris, condamné, seul face à l'absolu.

Mais Alice in Wonderland propose une modalité différente du saut dans l'inconnu. Là où Kierkegaard vit l'angoisse existentielle, Alice découvre terrain de jeu métaphysique.

Lewis Carroll décrit une chute interminable où Alice s'adapte à cette suspension :

« Either the well was very deep, or she fell very slowly, for she had plenty of time as she went down to look about her and to wonder what was going to happen next. »

La chute devient espace-temps autonome où les lois ordinaires sont suspendues. Alice ne tombe pas vers un ailleurs : elle devient autre en tombant.

Différence cruciale : Alice ne tombe pas dans l'angoisse mais dans l'émerveillement. Son innocence cognitive lui épargne le poids des certitudes perdues. Wonderland fonctionne selon une logique alternative où les effets précèdent les causes, où les mots changent de sens. Alice découvre que le monde "normal" n'était cohérent qu'en apparence.

Dans *Through the Looking-Glass*, Carroll radicalise sa philosophie. Alice traverse le miroir devenu membrane poreuse :

"Let's pretend the glass has got all soft like gaze, so that we can get through."

Le monde du miroir fonctionne selon l'inversion systématique :

« Now, here, you see, it takes all the running you can do, to keep in the same place. »

Traverser le miroir, c'est découvrir que l'identité n'est pas fixe mais relationnelle.

Lacan propose une troisième modalité : ni l'angoisse tragique de Kierkegaard, ni l'émerveillement d'Alice, mais l'assomption éthique du manque structurel. Dans le Séminaire VII, il forge cette formule : "ne pas céder sur son désir", non pas satisfaire ses envies, mais assumer la béance constitutive du sujet.

Pour Lacan, devenir sujet authentique, c'est traverser le fantasme qui masque notre division fondamentale. Comme Alice passant à travers le miroir, il s'agit de passer de l'autre côté de nos identifications imaginaires. Cette traversée n'est pas aventure ludique mais travail sur soi, élaboration de sa propre fêlure.

Le saut lacanien n'est ni vers la foi ni vers l'absurde, mais vers l'acceptation de ne jamais être un. Cette acceptation transforme la béance en position éthique : agir non pas malgré sa division, mais à partir d'elle.

Ces modalités du saut, angoisse kierkegaardienne, émerveillement d'Alice, assomption lacanienne, dessinent une cartographie de nos rapports au non-savoir fondamental. Yves Klein les synthétise dans son geste : l'angoisse du vide transformée en grâce esthétique, l'émerveillement de la chute, l'assomption risquée de sa finitude.

Chacune révèle que l'existence authentique commence là où cessent nos certitudes. Qu'on tombe, qu'on saute, ou qu'on traverse, il s'agit toujours d'accepter de ne pas savoir qui on est pour découvrir qui on peut devenir. Le vide reste le même. Ce qui change, c'est la manière de l'habiter.